jeunesse, le témoignage essentiel est celui qui est fourni par l'*Exemplar humanæ vitæ*. Après avoir mentionné son père, Uriel da Costa ajoute : « In domo eius fui ego honeste educatus... Aliquibus artibus tandem instructus, quibus solent honesti pueri, iurisprudentiæ operam dedi ». On sait que Gabriel da Costa s'inscrivit, pour la première fois, à la Faculté de droit canon de l'Université de Coimbra, le 19 octobre 1600 : ce jour-là, il apporta un certificat attestant qu'il avait subi avec succès l'examen de latin imposé à ceux qui n'avaient pas suivi l'enseignement pré-universitaire du Collège des Arts. Parmi plusieurs hypothèses, C. Michaëlis de Vasconcelos a supposé que Gabriel da Costa avait pu faire ses études préliminaires dans un collège de Jésuites à Porto : l'historienne semblait ignorer que les citoyens de Porto avaient obstinément refusé, au XVI^e^ siècle, et jusqu'en 1630, aux quelques Jésuites installés dans leur ville, le droit d'ouvrir des écoles à l'intention de la jeunesse portuense. On sait également que Gabriel da Costa suivit incomplètement les cours de l'année universitaire 1600-1601 et, plus régulièrement, ceux des années 1604-1608. Interrompues, certainement par la mort de Bento da Costa Brandão, les études coimbroises de son fils ne furent sanctionnées par aucun diplôme. Des historiens non-portugais ont commis de graves contresens en soutenant que notre hétérodoxe avait pu s'imprégner de discipline jésuite et de scholastique thomiste à l'« Université jésuite de Coimbra ». Il faut rappeler que : 1° l'Université de Coimbra n'a jamais été une « Université jésuite » (seul le Collège des Arts fut confié à la Compagnie de Jésus à partir de 1555) ; 2° Gabriel da Costa a suivi, à Coimbra, les cours de la Faculté de droit canon : il n'a étudié que les *Institutes* et certaines parties du *Corpus juris canonici*.

Des déductions tirées : a) de divers passages de l'*Exemplar humanæ vitæ* ; b) de la date approximative de sa naissance ; c) de la date où, selon un document que nous avons découvert, il était trésorier de l'église collégiale de Cedofeita, nous autorisent à affirmer que Gabriel da Costa subit sa première grande crise religieuse à l'époque où il étudiait à Coimbra, ou plus exactement, entre 1600 et 1608. Tout d'abord chrétien fervent, il était obsédé par deux pensées : la damnation éternelle et l'impossibilité d'obtenir l'absolution de ses péchés moyennant une confession à la manière catholique ; il désespérait de son salut, s'il devait être ainsi obtenu. « Quia vero difficile religio poterat deseri, cui a primis incunabulis assuetus fueram et quæ per fidem altas iam radices egerat, in dubium vocavi (accidit hoc mihi circa vigesimum secundum ætatis annum [*donc, vers 1605-1606*]), possetne fieri ut ea quæ de altera vita dicebantur minus vera essent, et utrum fides talibus data bene cum ratione conveniret ; siquidem ipsa ratio multa dictabat et perpetuo insinuabat in aurem, quæ valde erant contraria. Hoc in dubium vocato animo quievi et, quicquid esset, tandem statuebam me non posse tali via incedendo salutem animæ assequi ». Tel est le point de départ, indéniablement original pour un « néo-chrétien » portugais, de l'extraordinaire aventure spirituelle de notre hétérodoxe. Il est très vraisemblable qu'à cette époque, Gabriel da Costa n'a révélé à personne le *doute* qui s'était emparé

Материал, защищенный авторским правом

de son esprit, un doute qui va le ronger longtemps : en effet, ce n'est qu'en 1623 qu'il se décidera franchement pour la thèse de la mortalité de l'âme humaine. L'an prochain, nous tenterons de réfuter la théorie de Leo Strauss qui attribue une influence déterminante aux écrits de l'hétérodoxe aragonais Michel Servet sur l'évolution spirituelle, au Portugal, de Gabriel da Costa.

C) *La famille maternelle, de* 1577 *à* 1608.

Dans ce nouveau chapitre, nous avons d'abord retracé l'histoire du rameau familial constitué par les familles des filles de Maria Alvares (n° 4) et Tomás Rodrigues, qui s'étaient installées à Lisbonne : quatre procès inquisitoriaux et de nombreuses dénonciations (qui se réfèrent aussi bien au Portugal qu'à l'Italie) permettent de reconstituer le destin des membres de ce rameau. Collectivement revenus à la foi de leurs ancêtres avant la fin du XVI^e^ siècle, ces « néo-chrétiens » ont vainement tenté de rester dans leur patrie tout en pratiquant une sorte de crypto-judaïsme. Cette tentative s'est soldée par un échec et quatre d'entre eux furent emprisonnés par l'Inquisition (Violante Henriques et son mari Manuel de Medeiros, Gabriel Ribeiro et son fils Tomás Rodrigues II). Malgré son extraordinaire « efficacité », le Saint-Office fut dans l'impossibilité de convaincre d'hérésie les prisonniers qui s'en tirèrent en abjurant, dans les autodafés, soit *de levi*, soit *de vehementi*. Et, pourtant, tous ces prisonniers qui avaient nié, même sous la torture, une quelconque adhésion au « marranisme », s'enfuirent du Portugal et revinrent au judaïsme à Florence, à Venise ou dans l'Empire ottoman ; ils furent précédés ou accompagnés de leurs enfants, et imités par leur beau-frère Alvaro Fernandes Caminha qui, ayant eu la chance de ne pas être incarcéré par l'Inquisition, rejoignit en Italie d'autres parents antérieurement revenus à la foi de leurs pères. L'histoire de ce rameau est de celles qui confirment irréfutablement la profonde réalité religieuse du « marranisme » portugais, réalité paradoxalement niée par des historiens plus soucieux de dogmatisme idéologique que de recherche et d'interprétation des documents historiques.

Comme il s'agit de familles établies à Lisbonne, il se peut que leur exemple n'ait pas influencé Gabriel da Costa lorsqu'il sentit vaciller sa foi en la vérité du christianisme : il ne connaissait peut-être pas l'existence de ces parents lisboètes. Mais il serait difficile d'accepter cette hypothèse pour ce qui est des membres des autres rameaux dont nous avons, cette année, reconstitué l'histoire.

Tous les enfants de l'avocat Fernando Alvares (n° 2) et leurs conjoints furent mis en cause dans des confessions effectuées, durant la dernière décennie du XVI^e^ siècle, par des Marranes emprisonnés dans les geôles du Saint-Office, mais leur sort respectif fut différent.

Cristóvão Alvares (n° 2. 1) et sa femme ne furent dénoncés qu'une seule fois durant cette période : ils ne furent pas arrêtés et, après le décès de

Материал, защищенный авторским правом

son mari en 1599, Catarina de Taide, nous le verrons, continua à judaïser à Porto avant de s'enfuir à Amsterdam ;

Leonor Lopes (n° 2. 2) et son mari António Fernandes « o seco » furent mis en cause par une dizaine de Judaïsants emprisonnés : ils s'enfuirent, l'un après l'autre, vers « la Flandre », c'est-à-dire soit à Anvers, soit à Amsterdam (nous n'avons pas réussi à retrouver leur trace postérieurement à leur fuite) ;

James Lopes (n° 2. 3) et sa femme Isabel Lopes furent accusés à plusieurs reprises, mais ils ne semblent pas avoir été inquiétés par les Inquisiteurs qui confondirent vraisemblablement trois cousins-germains également nommés « James Lopes », dont l'un était mort et l'autre devait, après son expatriation, fonder la première synagogue d'Amsterdam.

La dernière subdivision de ce chapitre est consacrée au rameau familial auquel appartenait la mère de Gabriel da Costa ; continuent à figurer dans cette reconstitution historique une sœur, un frère et les descendants d'une demi-sœur de Branca da Costa :

Isabel Nunes II (n° 1ª. 1) eut trois enfants ; les familles des deux filles, qui étaient sans doute sincèrement chrétiennes, ne furent pas dénoncées à l'Inquisition durant la période 1577-1608. En revanche, le fils, Sebastião Ferreira (n° 1ª. 1. 1) judaïsait déjà dans la capitainerie d'Espîrito Santo (au témoignage de Bento Teixeira, « le premier poète du Brésil ») et à Porto (selon un complice, qui était avocat) ; il épousa à Lisbonne une des filles de Rui Teixeira et s'installa avec elle dans la communauté juive de Pise ;

Ce fut également le cas de Miguel Fernandes II (n° 1ᵇ. 6), oncle maternel de Gabriel da Costa. Les réunions d'un conventicule judaïsant de Bahia, dont il faisait partie, ont été retracées avec art dans une confession du poète Bento Teixeira, qui se disait parent de Miguel Fernandes II. Ce dernier avait été dénoncé à plusieurs reprises lors de l'inspection inquisitoriale du Brésil qui débuta en 1591. Lui aussi épousa à Lisbonne une fille de Rui Teixeira et se rendit à Pise.

Ces retours au judaïsme sont d'une extrême importance pour notre sujet. S'il est possible que la mère d'Uriel da Costa ait ignoré qu'elle avait des parents (descendants de sa tante paternelle Maria Alvares) qui étaient retournés à la foi de leurs pères en Italie, il est absolument improbable qu'elle n'ait pas su que son neveu Sebastião Ferreira et, surtout, son frère Miguel Fernandes II avaient parcouru l'itinéraire Brésil-Lisbonne-Pise pour revenir à la religion de leurs ancêtres.

Pour achever l'histoire de la famille maternelle d'Uriel da Costa entre 1577 et 1608, il nous faudra encore parler de Margarida Dinis (n° 1ᵇ. 4), de son mari et de ses enfants. Comme la résidence portuense de cette tante d'Uriel était située à faible distance de la demeure de notre hétérodoxe, cette étude sera la meilleure introduction au chapitre suivant, qui sera intitulé : D) *Branca da Costa et ses enfants, de* 1608 *à* 1614.

[140]

Материал, защищенный авторским правом

[RÉSUMÉ DU COURS 1968-1969, dans: *Annuaire*, 69e année]

[D'une manière inattendue, la recherche de la famille d'Uriel da Costa dans les Archives de Lisbonne conduisit I. S. Révah sur la trace des fondateurs de la communauté juive d'Amsterdam. Il consacra à ce chapitre important du judaïsme portugais plusieurs communications demeurées inédites. Le sujet a été repris par H. P. Salomon, «Os primeiros portugueses de Amesterdão. Documentos do Arquivo Nacional da Torre do Tombo, 1595-1606: introdução, leitura, notas e cartas genealógicas», Caminiana *V, no. 8 (Braga, 1983), p. 33-104.]*

L'année dernière, en fin de cours, nous pensions qu'il ne nous restait plus qu'à traiter du rameau constitué par la famille d'une tante maternelle d'Uriel da Costa, Margarida Dinis. Mais de nouvelles recherches nous ont fait retrouver la trace d'un oncle maternel, Jácome Rodrigues, que les documents portugais que nous avions découverts ne mentionnaient plus après 1587 (cf. *Annuaire du Collège de France,* 68e année, p. 565). Qui plus est : Jácome Rodrigues étant arrivé à Amsterdam dès 1598, pour dégager la signification religieuse de cette expatriation, il nous a fallu retracer les origines de l'établissement « néo-chrétien » portugais dans la future Jérusalem néerlandaise.

Margarida Dinis et sa famille

Nous avons vu (*Annuaire du Collège de France,* 68e année, p. 565) que Margarida Dinis, née en 1544, épousa, peu avant 1565, Hércules Bravo, dont le père (Miguel Gomes Bravo), la mère (Branca do Porto) et une tante paternelle (Beatriz Gomes, trisaïeule de Spinoza) furent emprisonnés par l'Inquisition en 1542-1544 : le père et la tante durent abjurer un véhément soupçon d'hérésie. Quant à un frère de Miguel Gomes Bravo, nommé Gabriel Gomes Bravo, il avait épousé une grande-tante maternelle d'Uriel da Costa, Guiomar Rodrigues, qui fut brûlée en 1568 sur l'ordre du Saint-Office en tant qu'hérétique impénitente. Margarida Dinis fut accusée de pratiques judaïsantes par une esclave, en 1570, alors que son mari se trouvait au Brésil, mais elle ne fut pas arrêtée.

Les archives notariales et les registres paroissiaux de Porto, ainsi que les réponses à l'interrogatoire généalogique fournies par un fils de Margarida Dinis (Alvaro Gomes Bravo) au cours du procès qui lui fut intenté par l'Inquisition, nous révèlent les données suivantes sur les enfants de Margarida Dinis et Hércules Bravo :

Материал, защищенный авторским правом